



Hervé Piekarski

## L'État d'enfance, III

P  
O  
É  
S  
I  
E

Hervé Piekarski est né à Marseille en 1955 et vit à Montpellier. Son œuvre a d'abord vu le jour aux éditions Unes, qui ont accueilli en 1992 le premier mouvement de *L'État d'enfance*. Il a publié depuis lors quatre volumes dans la collection Poésie/Flammarion, dont *Limitrophe* (2005) et *L'État d'enfance, II* (2016).

La contraction de la pierre dans la main refermée.  
La dilatation inverse de la pierre dans le poing  
tremblant de l'enfant sur le seuil de lui-même,  
l'abandon inverse de l'enfant. L'ouvert. L'abandon  
à l'ouvert de l'enfant qui ne voulait pas. Soudain plus  
grand que son corps l'enfant comme si l'étincelle  
de sa chair avait pris. L'enfant ne veut pas cela mais  
il l'accepte, de toutes ses forces il ferme le poing  
sur le caillou brûlant et il accepte.

Couverture :  
fragment manuscrit

Flammarion



Collection Poésie/Flammarion  
dirigée par Yves di Manno

## L'ÉTAT D'ENFANCE, III

DU MÊME AUTEUR :

- Ouest*, éditions Unes, 1984.  
*Évangile*, éditions Unes, 1984.  
*Visible à l'œil nu*, éditions Unes, 1986.  
*Icône*, éditions Unes, 1986.  
*Impossibilité régnante*, 1989.  
*L'État d'enfance*, éditions Unes, 1992.  
*Tomzack*, Atelier des Grames, 1995.  
*Le gel à bord du Titanic*, Flammarion, 1995.  
*Un récit que notre joie empêche*, Flammarion, 2001.  
*Limitrophe*, Flammarion, 2005.  
*L'État d'enfance, II*, Flammarion, 2016.

HERVÉ PIEKARSKI

# L'ÉTAT D'ENFANCE, III

FLAMMARION

© Éditions Flammarion, Paris, 2021  
ISBN : 978-2-0802-4592-2  
*Imprimé en France*

*à Martine*



Mais chose étrange, quand l'homme est sous la menace d'un péril inévitable, quand les derniers espoirs le quittent, il se libère de tous les pénibles devoirs que lui imposent ses rapports avec ses proches, avec l'humanité, l'avenir de la civilisation, le progrès, etc., et il se trouve alors devant une question extrêmement simple, celle de sa propre personnalité, infime et solitaire.

Léon CHESTOV, *La philosophie de la tragédie*

Sorger avait déjà survécu à quelques-uns qui lui étaient devenus proches, il n'éprouvait plus de nostalgie mais souvent un plaisir d'exister généreux et parfois un besoin animal d'être sauvé qui pesait sur les paupières.

Peter HANDKE, *Lent retour*



## LAURIS, 1976

En bas, lie-de-vin avec absences non souhaitables avant qu'elles n'aient lieu dans la respiration. Elles n'ont pas lieu, cela impropre et moi qui l'écris dans l'or non-naturel de non-le-couchant, qui écris dans la richesse incontrôlée de la dilapidation d'avoir cette fin d'après-midi en bas de la colline pu déchiffrer mais sans leur nom les arbres fruitiers expulsant leur couleur comme si celle-ci, la couleur, rendait caducs la joie, l'égarément de la colline et celui de nous sur les pentes de la colline dévalant, perdant souffle et il y avait aussi les cailloux sempiternels, les gravats et les insectes brûlant sur les murettes attenantes, les tirs qui reprenaient, grappes de vacarme dans le ciel interrompu. Toutes paroles dès cet instant incompréhensibles. Comme des crachats dans le vent s'envolaient les dernières paillettes de la lumière et dans le soir, dans la chute affolante du soir dissipant les contours un résidu de la passion du visible où rien ne tenait hormis la fleur blanche.

LE 29/12/2016 MONTPELLIER

L'existence du temps ne suffit pas à flétrir la chair, il y faut aussi une volonté. N'aurais-je appris du langage qu'à disparaître dans la forme qui me nomme, cela suffirait dans l'exacte mesure où je coïncide avec des mots qui ont été choisis à ma place par l'homme qui parle de moi à la première personne. J'occupe une tâche de lumière. Elle se déplace et comme si le temps la libérait elle m'accompagne partout où je vais et je me retrouve en elle tel que je me rêve mais à la condition qu'il s'agisse d'un vrai déplacement dans un espace vrai et sous la loi d'un vrai temps. Les hommes sont trahis par des habitations, des parcelles d'eux-mêmes où sont distribuées également des sensations et même celles qu'ils n'ont jamais éprouvées. Ou bien des oiseaux sur des fils et ces fils des clôtures et les territoires des parcelles où ce sont les durées qui comptent, une chambre où tout a lieu dans une relâche de la vie où ce sont d'autres que toi et moi qui parlent. D'autres que toi et que moi qui se défient.

NUIT DU 3/01/2017

Il n'est pas vrai que les objets contiennent l'infini, pas plus que les corps ne contiennent leur mort qui sous nos yeux incapables de les voir les déborde et, tout aussi bien de l'extérieur que du dedans, les ronge jusqu'à l'heure où tels des carapaces d'insectes vides de toute substance ils apparaissent dans le dérisoire et la vanité de n'avoir jamais été que ces dépouilles délestées de tout ce qui les aurait pu accomplir et justifier. C'est à l'avance et d'emblée que l'on meurt et la vie consiste à vérifier cela. Le constat tourne à la farce. Beaucoup s'en arrangent. D'autres se relèvent.

## POÈME POUR FRANCESCO BIAMONTI

Ce sont des éblouissements de la vitesse interne dans ces corps partiels que sont les muscles. Les oiseaux ont peine à quitter l'espace parce que l'espace est en eux mais il y a aussi la limite musculaire du monde approchée par les oiseaux, par les corps partiels des hommes et des oiseaux dans la lumière apprise par cœur et recrachée dans des poèmes que l'on n'avait pas prévus. Était-ce trop ? De longues périodes inutiles pour que naisse le temps au cœur d'une tragédie qui vraiment ressemblerait à du temps, des vies devenues charnelles dans la mesure qu'elles ont faim et soif, des rafales de vérité giflant la face de personne et de tout le monde. L'on se doit de laisser la place à plus grand que soi. Dans les noms travaille la mort du silence de la langue et la langue nous oblige de parler par-dessus les noms, mortuaire par obligation et surtout selon le rite. Il revient à la nature des rites de s'opérer le plus rapidement possible. Rien, mon ami, tu me dis que rien n'a droit de cité dans les mots qui nous refilent la maladie du silence. Le rythme aussi, mais parce qu'il y a des sourds qui sont enfoncés comme des coins dans leur corps.

## D'UNE PHOTOGRAPHIE D'ENFANCE, LA CIOTAT

Pas seulement la tristesse mais un éblouissement de la vie dans le geste intérieur de la main. Et pas seulement la silhouette vue de dos s'éloignant, un halo de la lumière sépia où serait le temps de la photo venu se dissoudre dans la pénombre d'un jardin. L'absence de désignation, celle aussi de l'amitié indéfectible reconnue à son oubli. En cette époque où l'ennui était la fiction je vivotais de petits larcins jamais dénoncés. Les mailles du filet s'étant relâchées, une tristesse et son interdiction me tentèrent. La tristesse insista et finit par me convaincre de la laisser m'embrasser, ce fut là mon commencement et il dure encore.

## VERSAILLES

Avec douleur mais pourquoi ? L'océan dans la cellule de l'os en apparition continue, le poème de cette apparition ou bien l'ordre jusqu'à l'imposture d'un jardin pour en finir avec tous les espaces. L'œil, convaincu de la distance, admirable en proportion exacte de la lumière qu'il reçoit et qu'il n'aura su appréhender, pas plus que ne le purent les images, les visions gelées dans la clarté d'avant le visible. Pourquoi la douleur et pourquoi dans une matière sauvage et pas seulement dans la structure animée d'un corps ? L'urgence multiplie le temps et s'effondre en lui. Ainsi de l'espace qui se disperse comme le sable de la dune sous le vent. Il n'est pas de pays pour l'espace. Les paysages nous abusent et cependant les dévoile plus vrais qu'eux-mêmes la composition de leurs parcelles mais à la condition qu'elles restent nouées à leur dispersion. Ceci est la chair d'un homme. On ne peut la voir ni la toucher. Ceci est un bloc de la matière sauvage dont l'instant est une syncope, dont le lieu a disparu à force que nous le foulions par les pas de nos corps qui sont à la chair ce que les flammes sont au feu et rien d'autre. Nous ne possédons pas nos corps ni ne sommes possédés par eux. Nos corps sont des images. Nous souffrons dans des images.

## DANS LA CHAPELLE ROTHKO

Pas de matière où le corps puisse descendre et s'enfoncer plus bas que lui, pas de matière que la sienne dans la mémoire et le silence où doucement vient libre d'attraction s'affirmer l'esprit d'encore une fois l'ordre du temps qui nous renverse et dépose loin des images dans la houle sans point d'impact de la représentation enfin dernière, celle qui nous défigure et dont l'évidence éprouvant sa force conduit l'œil à abdiquer la chair retournée ce matin-là comme un gant, le noir sur le noir mais dans le don extrême de son absence. Il ne s'agit plus d'une lumière spirituelle, d'une assomption du néant encore moins.

## NUIT DU 12/01/2017

Pâtir l'horrible vert des herbes et de la même façon et en même temps pâtir la splendeur du vert des herbes. Pâtir l'inconséquente fluidité des filaments de l'eau qui à toute vitesse s'agrègent et se désagrègent dans toutes les rivières du monde, du monde existant. Pâtir le froid de mourir dans un langage et celui de la conscience imprévue qui éclate dans un esprit qui dès lors n'en est plus un. Pâtir le temps de la destruction et se rendre compte que cette destruction n'est rien que celle du temps ou plutôt son aggravation, son alourdissement comme on pourrait le dire d'un fruit très mûr qui va tomber. Pâtir enfin le malheur du nom quand il cherche en nous une bouche capable de le prononcer et repart sans l'avoir trouvée.